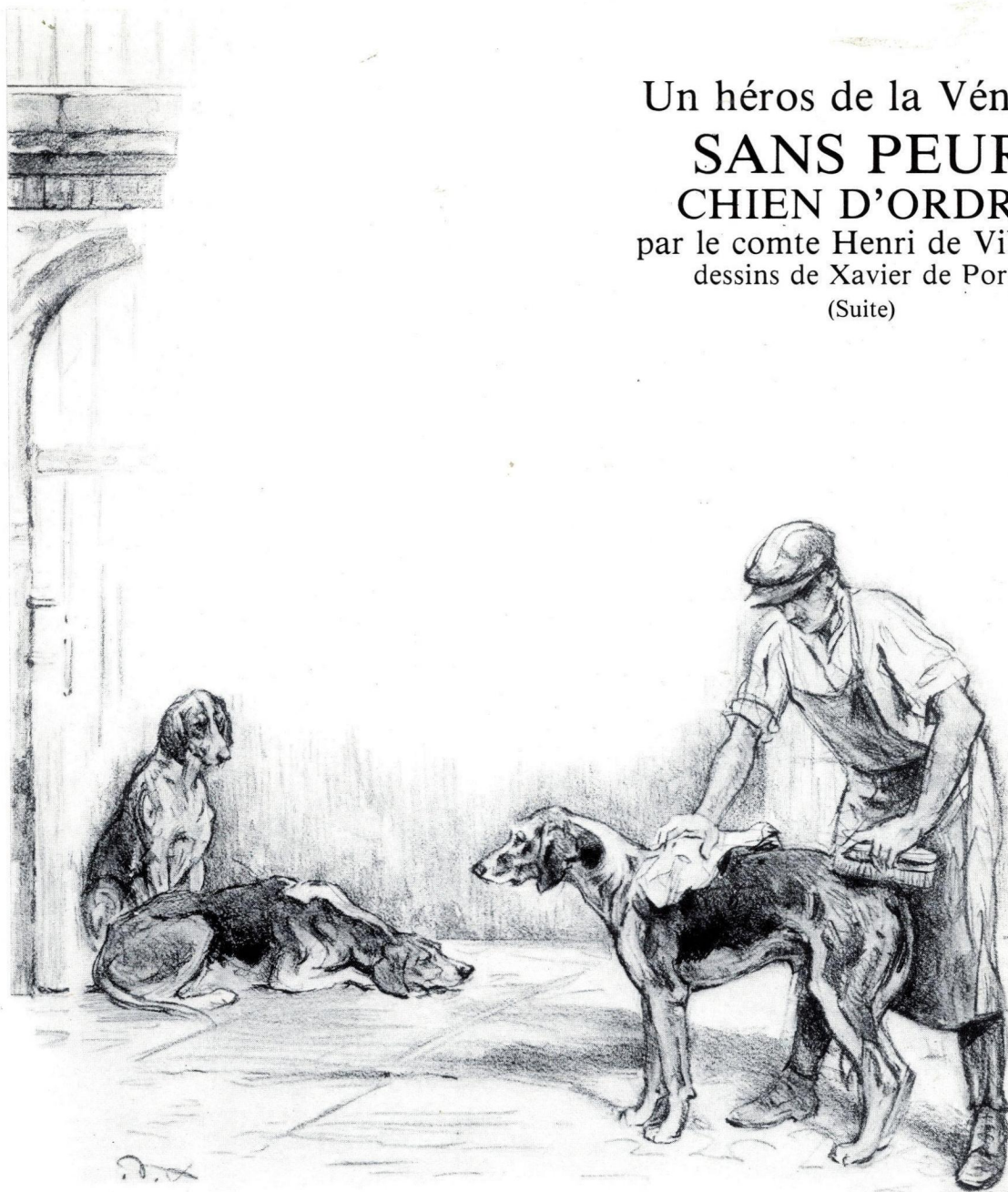


# Un héros de la Vénérerie **SANS PEUR** **CHIEN D'ORDRE**

par le comte Henri de Vibraye  
dessins de Xavier de Poret

(Suite)



## ENTRÉE DANS LE MONDE

Faire son entrée dans le monde est un événement dans la vie d'un jeune homme. Il croit tous les yeux fixés sur lui ; il affiche un air dégagé alors qu'il est très ému et une assurance parfaite et même exagérée alors qu'il se sent fort embarrassé et que sa prétendue assurance n'est que gaucherie. Il y a certes, parmi les gens dont on va faire la connaissance, des personnes fort aimables ; mais il y a aussi des individus suffisants, fiers de leur situation, confiants dans leur force et par suite irascibles et querelleurs. Enfin il y a de vieux messieurs hargneux, de vieilles dames grincheuses... (N'oublions pas que c'est de chiens que nous parlons.)

M. de Naudechay vient assister à la présentation. Il a

revêtu un long manteau de caoutchouc pour ne pas se salir, et s'est armé, lui aussi, d'un fouet. Tout le monde le connaît déjà — d'abord son odeur naturellement — puis sa voix, ses gestes. Sa voix est moins rude que celle de Ranguillert, mais non dépourvue d'autorité...

Les huit nouveaux entrent précédés du piqueux : «Aou, Aou, Aou». Les anciens regardent l'ai mi-figue mi-raisin comme on dit. Ils échangent des réflexions :

- Belle remonte, dit Mentor, un aimable vétérinaire.

- Bah ! ils ne savent même pas marcher, réplique Nabab, son cadet d'un an.

- Moi, je les trouve bien mal fichus, fait Ravissant qui se sait beau, car il a été acheté l'année précédente pour



son physique avantageux. Et puis les succès féminins qu'il a eus lui ont gonflé le cœur de vanité... Pourtant chacun sait que sa suffisance est mal placée. C'est un coureur peu difficile dans ses choix.

Bientôt les nouveaux se mêlent aux anciens. Ceux-ci, messieurs et dames, les saluent à la manière usitée chez les chiens et font des réflexions plus ou moins obligantes, plus ou moins gaillardes, que les nouveaux ne comprennent qu'à demi. Aussi hésitent-ils à se montrer aimables. C'est que, si certaines physionomies sont avenantes, d'autres sont loin de l'être.

- Ces jeunes gens ne sont guère aimables ! De mon temps on se flairait d'une tout autre façon, fait une voix chevrotante, celle de Mégère, une douairière au poil gris, conservée pour la finesse de son nez, mais qui ne peut se consoler de n'être plus jeune et jolie — ce que d'ailleurs elle n'admet pas.

- Vous ne pourriez pas vous ôter de mon chemin, fait un vieil habitué du chenil qui bouscule les jeunes et qui, d'un grognement, les avertit qu'ils feront bien de ne pas répliquer.

Mais Sans Peur s'est redressé, les poils hérissés.

- Il me semble, répond-il froidement, qu'il y a de la place pour tout le monde.

- Ta coué, ta coué (tiens-toi coi) Pensacola, Sans Peur... C'est Rauguillert qui a vu le commencement d'une dispute et ne la tolérera pas. Il ajoute encore :

- Sans Peur ! ta coué... car Pensacola s'est prudemment défilé.

En effet, M. de Naudechay, le piqueux, le valet de chiens veillent... L'ordre et la bonne humeur doivent régner. Quiconque se laisse aller seulement à grogner est vertement réprimandé, car le moindre signe de mauvaise humeur est remarqué.

Au grand comme au petit chenil, l'heure de la soupe est attendue avec impatience. Les jeunes comme les vieux n'en auront plus qu'une fois par jour. On les a depuis quelque temps habitués à ce régime des grands chiens. Cette heure sonne enfin : la cérémonie est la même qu'auparavant ; ceux qui y participent sont seulement beaucoup plus nombreux et il y a deux grandes auges au lieu d'une petite. Nos jeunes gens sont un peu inquiets tout en frémissant d'impatience.

- Comment va-t-on s'en tirer ? se dit chacun. Avec tous ces grands qui vont nous bousculer, on ne pourra jamais manger à sa faim !

Mais cela aussi est prévu par le maître et son piqueux. Monsieur vient assister à ce premier repas pris en commun et le piqueux a l'œil ouvert. L'ordre et la discipline régneront.

La porte du chenil est ouverte et, au commandement de : «Aou, aou, aou,» tous ses habitants sortent en foule, immobilisés bientôt par le commandement de : «Arrête !» qui les aligne à quelques pas des auges fumantes. Va-t-on les appeler un à un, ou les laisser se précipiter tous ensemble ? Rauguillert ne semble pas se hâter ; il sait que la soupe trop chaude gâte l'odorat des chiens. Aussi le temps semble-t-il long. M. de Naudechay a sa liste en main.

- Faites d'abord manger les jeunes un à un, dit-il.

Et les appels individuels se succèdent. Un, deux, trois, jusqu'à huit jeunes naseaux avides se plongent avec délices dans le bouillon parfumé. Puis les élèves sont invités à «rentrer en meute». De la même façon qu'eux un certain nombre de vieux chiens lents à manger sont appelés par leurs noms et se repaissent à leur tour. Après ce premier service tous sont renvoyés au fond de la cour tandis qu'on remplit à nouveau les auges. Nouvel appel au festin, puis nouveau commandement de Rauguillert qui, le fouet haut, immobilise tout le mon-

de, au bord même du plat peut-on dire. Vient enfin le commandement impatientement attendu de : «Soupe !» en même temps que le fouet s'abaisse.

On n'entend plus alors pendant quelques instants que le bruit sourd des mâchoires avides. Certains gloutons s'étranglent tant ils sont pressés. Le plat est bientôt nettoyé et tous les chiens, éclaboussés de mangeaille, sont gonflés comme des boudins. On va les laisser tranquilles pendant qu'on enlèvera les restes du festin. Ils boivent à la fontaine, ils marchent lentement pour digérer. Puis ils seront envoyés dans la cour d'ébats derrière le chenil où ils se reposeront en se promenant, en «se vidant», jusqu'au soir.

Bientôt le jour baisse. Des pas d'hommes, des voix se font entendre. C'est le couvre-feu. Toute la troupe va rentrer à la maison. On va s'installer pour la nuit.

Chacun se place comme il peut sur les «bancs» bien garnis de paille. La porte donnant sur la cour est fermée. Seul restera ouvert un petit judas, comme une grande châtière, qui peut être fermé par une petite porte à glissière. Les chiens s'étendent au chaud. Bientôt des ronflements indiquent qu'on est dans le royaume du sommeil. Les uns dorment à pattes fermées, les autres bougent un peu ; certains rêvent en agitant leurs membres comme s'ils galopaient et parfois émettent des sons étouffés, suivant une chasse en rêve et donnant de la voix sur une piste imaginaire...

La nuit se passe tranquillement. Les nouveaux sont tout étonnés de se réveiller dans une demeure inaccoutumée. On se lève de bonne heure au grand chenil. C'est Lucien qui arrive le premier et fait sortir tout le monde. Voici le moment d'aller satisfaire des besoins retenus jusque-là. Il est bon d'ailleurs de prendre l'air au réveil et de se détendre un peu.

Pendant que les chiens sont dehors on va nettoyer le chenil, laver le sol après avoir relevé les bancs qui s'accrochent au mur et sorti la paille salie. Quand tout sera bien propre on ira chercher de la paille fraîche et on préparera le couchage pour la nuit suivante.

Tout le monde est bien réveillé maintenant. Chacun est allé à la fontaine boire un petit coup. Sans Peur trotte autour de cette cour encore nouvelle pour lui. Quelle va être la journée qui commence ? La toilette d'abord. On en a pris l'habitude au petit chenil où l'on venait chaque matin vous faire le pansage. Notre ami, très soigné de sa personne, craignait qu'au milieu de cette foule on négligeât de lui donner les soins de propreté habituels. Il n'en fut rien. Il vit au contraire qu'à tous les habitants du grand chenil on lavait soigneusement la figure avec une éponge mouillée, après quoi on les brossait par tout le corps avec une brosse de chiendent. Cette toilette quotidienne était chose bien agréable. Tout le monde l'appréciait. Certains étrangers — car M. de Naudechay faisait de temps à autre l'acquisition de chiens provenant d'autres équipages — s'en étonnaient parfois, habitués qu'ils étaient à moins de soins. Mais après avoir été pansés une ou deux fois ils en ressentaient un tel bien-être qu'ils prenaient vite goût à cette friction de propreté.

De temps à autre on vous faisait une toilette plus complète : les poils trop longs du «fouet» étaient raccourcis, le N de Naudechay ravivé. Sans Peur devait plus tard constater l'utilité de cette marque. Il arrivait en effet que son maître couplât avec un autre équipage. C'est alors que la lettre marquée sur le flanc aidait à reconnaître ses camarades parmi les autres chiens, si par hasard une ressemblance venait à causer une hésitation.

Le temps des grandes promenades vint bientôt. Tout l'équipage sortait, précédé par Rauguillert à cheval et suivi par Lucien monté également. Au début on était couplé, puis, une fois l'obéissance bien assurée, tous







étaient découplés. Pourtant certaines fortes têtes comme Sans Façon restèrent couplés un peu plus longtemps que les autres.

C'était intéressant de voir du pays. Très instructif aussi. Sans Peur connut bientôt toutes les routes, tous les villages, tous les hameaux des environs. Les promenades se faisaient tantôt sur les routes, pour durcir les pieds des chiens, tantôt à travers champs pour les habituer aux inégalités de terrain et au piquant des chaumes, ainsi qu'au vallonnement régulier des sillons. Lorsqu'on rencontrait une prairie ou un chemin bien herbé, le piqueux prenait un bon galop pour donner du souffle à la meute.

Quand tous les chiens furent bien «sous le fouet», on commença de les mener dans les bois. Ici la tâche du piqueux et du valet de chiens était plus difficile. Il arrive souvent qu'on croise des «voies» plus ou moins fraîches, de toutes sortes d'animaux : cerfs et biches désignés sous le vocable de «grands animaux», sangliers à l'odeur forte, renards puants, chevreuils, lièvres et même lapins qui laissent une senteur si légère... C'est tout un monde de sensations inconnues des nouveaux, de tentations violentes. Elles le sont pour les vieux chiens qui ont déjà chassé ; pour les jeunes non initiés encore, elles ont l'attrait de la découverte.

Et ces débutants se communiquent leurs impressions : comment peuvent être ces bêtes qui laissent de leur passage une trace si odorante ? Qu'il serait amusant de suivre une de ces senteurs si attirantes !

- Vous verrez ça bientôt, disaient les initiés ; c'est amusant, mais parfois bien fatigant.

On n'avait guère le temps de s'appesantir sur le charme de ces sensations nouvelles, car dès que Rauguillert apercevait un «vol ce l'est», il prenait le trot et il fallait bien le suivre quoi qu'il en coûtât, harcelé qu'on était par la voix et surtout le fouet cruel de Lucien qui suivait par derrière, vigilant et qui, rien qu'à l'attitude de tel ou tel, savait qu'il était sous le coup d'une tentation... A la moindre hésitation, le commandement de «Rentrez en meute» ou s'il était nécessaire un claquement de fouet ramenait dans l'ordre celui ou ceux qui avaient hésité entre le plaisir et l'obéissance. Enfin la «touche» du fouet semblait si longue !...

Sans Peur était assez intelligent pour comprendre la nécessité de la discipline. Il tirait grand profit de ces courses à travers bois. Qu'elle est belle la campagne à la fin de l'été quand toutes les teintes se sont adoucies ! Les bois sont encore tièdes ; ils sentent cependant l'approche de l'automne. Quelques arbres commencent déjà à se dorer.

Avant la fin de septembre on avait fait la connaissance de tous les bois des environs : ceux des particuliers avec leurs taillis touffus, les forêts de l'État avec leurs hautes futaies, leurs lignes bien empierrées, leurs carrefours ornés de grands poteaux blancs. On eut bien vite fait de s'orienter et de posséder dans sa tête la géographie de tout un coin du Berri, apprise par les yeux, les oreilles et aussi le nez... Les hommes savent mal combien chaque terroir, chaque route, chaque village a son odeur particulière.

La «condition» venait. Être «en condition» est un des éléments les plus essentiels du succès et M. de Naudechay ne négligeait jamais cette partie de la préparation d'une saison de chasses. Pour cela les promenades sagement graduées sont nécessaires, très courtes au début, pour devenir très longues à la fin de l'entraînement.

Elles se font sur route et à travers pays quand les récoltes sont rentrées, dans les bois et par les friches, en traversant des gués, au pas, au trot, au galop... C'est cela qui «fait» les pieds, les muscles des jambes et de tout le corps et donne du souffle.

Rauguillert savait que son maître tenait à ce que condition et dressage allassent de pair. Après une longue promenade la soupe était souvent donnée dans une prairie non loin du château. Cela, pour toute une meute, nécessitait un dressage poussé, puisqu'il n'y avait plus là les murs d'une cour pour retenir les natures volages.

Sans Peur s'instruisait sans cesse par les conversations qu'il avait avec les anciens. Les récits du limier surtout le passionnaient. Celui-ci, Ravisseur, venu du pays de Saintonge, était un chien blanc et noir alors que presque tous les autres étaient tricolores ou jaunes et blancs. Il était de grande taille, vingt-quatre pouces, avec de longues oreilles pendantes : il gardait les sourcils perpétuellement froncés, tel un philosophe. En effet c'était un sage. Il fallait l'être dans sa spécialité.

Dans le métier de limier, il faut être muet. C'est difficile lorsque, comme Ravisseur, on est doué d'une voix puissante, profonde et particulièrement sonore. Il se rattrapait le soir en la faisant entendre lorsque les chiens chantaient en chœur à la chute du jour. C'était lui qui faisait alors les basses.

Il expliquait à Sans Peur avec quelle prudence il fallait agir pour «détourner» un animal, le «rembucher» : «Faire le bois, disait-il est un art difficile : il faut savoir «prendre connaissance» d'une voie de la nuit. C'est, presque toujours, une voie un peu haute, c'est-à-dire ancienne. De plus il ne faut «se rabattre» qu'à coup sûr».

- Se rabattre ? disait Sans Peur.

- Mais oui, quand on est «au trait», on marche en avant de l'homme qui vous accompagne : si on croise une voie, il faut s'assurer de sa direction ; on s'arrête, puis on la suit. C'est ce qu'on appelle se rabattre. C'est alors au «valet de limier» de chercher à «en revoir», c'est-à-dire à trouver la trace du pied de l'animal qui a passé par là. Il doit être assez savant pour reconnaître vite si c'est un cerf ou une biche par exemple, juger l'âge du cerf... tandis que moi, mon nez me le dit tout de suite. Seulement ce n'est pas toujours facile de se faire comprendre.

- Après cette longue tournée du matin, tu dois être bien fatigué pour chasser toute la journée !

- Aussi, mon petit Sans Peur, je ne chasse pas. Au moment du découpler, je rentre à la maison ou je reste au rendez-vous. Quand on me fait assister à la curée, tu penses si j'en profite, mais c'est rare : on n'est plus heureux à notre âge, me disait un de mes vieux camarades. Mon rôle est désintéressé. D'ailleurs je ne pourrais plus suivre une chasse : les longs galops, les débûchers, ce n'est plus pour moi. J'ai maintenant les pieds fragiles et le souffle me manque...

Ravisseur n'était pas le seul confident de notre ami, ni le seul mentor de ce disciple avide de savoir. Seulement la plupart des personnes âgées étaient ou bien peu bavardes, ou bien se complaisaient uniquement à raconter leurs exploits sans donner d'explications, ajoutant que pour comprendre il suffisait de chasser et que le savoir viendrait après quelques découplers.

- Tu n'auras qu'à me suivre, disait Brutus —étranger de marque arrivé depuis deux ans avec la réputation justifiée d'être un chien de change incomparable.— Quand l'animal rusera, je te le dirai tout de suite et je t'aiderai à te débrouiller dans le change. T'expliquer ne servirait à rien. Tu verras par tes yeux et surtout tu te rendras compte avec ton nez. Tout est une question d'attention. Il faut chasser vite, certes, mais ne jamais s'emballer.

- Mais comment galoper vite, si la voie est mauvaise ! ripostait Sans Peur.



- Vois-tu, mon enfant, les veneurs disent parfois que nous galopons avec notre nez...  
 - Avec notre nez ?...  
 - Cela veut dire qu'on ne suit une trace qu'aussi vite que notre odorat nous permet de la distinguer.  
 - Étrange tout de même, se disait le néophyte.  
 Mais il saurait, il verrait bientôt. Il entendit en effet M. de Naudechay dire à Rauguillert qu'on découplerait

pour la première fois le 10 octobre. L'année avait été assez humide et la terre de Berri était assez fraîche pour que les voies fussent bonnes. La feuille était déjà un peu tombée. Enfin on attaquerait dans une région où les bois n'étaient pas trop fourrés. On «avait connaissance» de plusieurs bons cerfs dans les bois de Gauberais... perspective affolante de bonheur pour un jeune veneur comme Sans Peur !

(à suivre)



*Publié avec l'aimable autorisation des descendants du comte Henri de Vibraye.*

*on chasse par goût de la chasse et par amour du chien*

## POUR QU'IL CHASSE EN PLEINE FORME AVEC PLAISIR

NOUS VOUS PROPOSONS  
UNE VARIÉTÉ DE REPAS  
SAVOUREUX ET ÉNERGÉTIQUES



soupes,  
croquettes,  
conserves

# ALIMAX

LA QUALITÉ AU MEILLEUR PRIX

Établissements PAUL ROBIN s.a.

49 bis rue Brillat-Savarin

75013 PARIS

TÉLÉPHONE : 588.44.10